

Un truc de bonne femme. Écrire

Nadia Chonville

Number 330, Spring 2021

Le ventre des Amériques. Multiplicités rayonnantes de la Caraïbe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95388ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chonville, N. (2021). Un truc de bonne femme. Écrire. *Liberté*, (330), 40–42.

Un truc de bonne femme. Écrire

Elles sont une armée écrivante, et elles résistent aux ravages
du genre et de l'histoire. Par Nadia Chonville

Après quinze ans passés à arpenter le petit monde de la littérature en Martinique, je suis toujours frappée par l'abondante place que les femmes y tiennent, tout en demeurant formellement écartées d'un panthéon littéraire accaparé par des hommes de plus de cinquante ans. Notre peuple, qui a porté parmi les plus grands auteurs francophones du XX^e siècle (Césaire, Glissant, Zobel, Chamoiseau, pour ne citer qu'eux), a toujours accordé aux écrivains une place privilégiée dans la sphère publique et glorifié fièrement leur art, applaudi leur renommée, comme on porte à bout de bras l'enfant prodige de la famille. Dans les quinze premières années de ma vie, j'ai admiré ces hommes-là, moi aussi, tant et si bien que j'ai caressé très tôt le désir d'entrer dans ce panthéon, de construire cette renommée, l'audace et, disons-le, l'ambition de devenir un jour une autrice à la hauteur de mes illustres prédécesseurs.

Il a fallu attendre mes quinze ans pour que je comprenne que j'étais une femme. C'était au Salon du livre de Pointe-à-Pitre, lors d'une séance de dédicace où, assise aux côtés du fantasque monument René Depestre, j'ai rencontré des femmes exceptionnelles telles qu'Emmelie Prophète. Un visiteur surpris par ma présence dans cette noble assemblée m'a alors demandé ce que je vendais. Je lui ai présenté mon roman, lui ai dit que j'étais écrivaine. « Écrivaine, m'a-t-il répondu. Ah, c'est votre hobby ! », avant de passer son chemin avec un sourire tendre, et de se tourner d'un air sérieux vers un jeune poète, une étoile en devenir : James Noël.

Ce premier souvenir m'a ouvert les yeux, et cette rumeur m'a ensuite accompagnée tout au long de ma carrière d'autrice martiniquaise. Comme la Guadeloupe, la Martinique est encore aujourd'hui un caillou de l'empire français, une île à sucre si bien placée dans la Caraïbe qu'on ne saurait raisonnablement s'en séparer. Un bout de la cinquième puissance mondiale donc, où un tiers de la population vit pourtant sous le seuil de pauvreté. Un monde où l'histoire bout, où derrière la douceur du paradis murmurent en fracas les insomnies de l'enfer.

La Martinique : grande histoire, petit pays, où les murmures résonnent, à force de se taper contre les murs. Inutile de chuchoter au cœur du vacarme : ici, tout le monde se connaît. Alors, quand une sommité souffle un soir de fête que plein de bonnes femmes écrivent, mais qu'elles ne sont tout de même pas des artistes, ce n'est pas une messe basse : c'est une rumeur qui crie. Et comme tant d'autres offenses à notre raison, elle glisse, cette rumeur, sur nos oreilles

bourdonnantes, sur notre peau perlée de sueur, sur nos yeux éblouis. Alors on se console vite de ces petites vexations, avec une humilité fort bien éduquée, considérant que, si les auteurs attirent plus l'attention que l'armée des autrices, c'est tout simplement parce que *ceux-là*, très précisément, sont très talentueux, plus âgés, mieux préparés... On n'a pas de temps à perdre à répondre aux rumeurs sidérantes. À chaque occasion, à chaque âge se trouve donc une bonne raison de chasser l'idée titillante de l'injustice. Mais une fois passée la réaction immédiate à un épisode anecdotique, le rebond de ces remarques sur la multitude des femmes autrices, de salons en signatures, de colloques en plateaux de radio et d'entretiens en ateliers d'écriture, a fini par faire vibrer dans mon esprit, contre la domination masculine, une étincelle féministe qui devait bien s'enflammer un jour. Ce jour est venu.

La rumeur dit : écrivain, c'est une activité exercée par quelques hommes mûrs, talentueux et sérieux, qui par leur art portent les voix de ceux et celles qui n'en ont pas, font retentir au-delà de nos frontières l'histoire qui, dans le ventre des Amériques, s'écrit et parle au monde entier. Écrivain, c'est un travail sérieux ; c'est un travail de mec.

La rumeur poursuit : écrire, par contre, juste écrire, je veux dire, écrire des romans, de la poésie, griffonner dans son cahier en se balançant lascivement dans une berceuse sous la véranda, ça, c'est un truc de bonne femme. Un truc comme le crochet, le macramé, le yoga et la gravure sur calebasse. Et il y en a plein, des bonnes femmes qui écrivent, si ça te dit d'essayer un jour. Il y a des clubs de bonnes femmes avec une bonne femme matrone qui guide les débutantes dans leurs premiers pas vers ce geste libérateur et cathartique dont seuls de rares hommes ont l'expertise. Mais *belya*, ils ont ensemencé quelques bonnes âmes pour partager avec nous les germes de leurs connaissances. Écrivain, c'est un truc de mec, mais écrire, tu peux faire ça, tout le monde peut faire ça. D'ailleurs, rien de plus simple qu'écrire un roman, rien de plus simple : une bonne femme peut le faire. Tu veux que je t'en présente une ? Elle te dira comment faire.

Elles. Écrire. Un truc pour qu'elles sortent toute leur aigreur, toutes leurs tripes sales, tous leurs tabous, leurs démons, qu'elles s'encanailent un peu même. Ça les calmera, les bonnes femmes, d'épancher sur les pages grises les sentiments mêlés qu'elles pourraient nous cracher à la figure sinon. Donnons-leur un strapontin, d'où elles décoreront les estrades des salons littéraires et les soirées mondaines. Laissons-les donc y croire et enfermer dans des livres roses que personne de sérieux ne lit la colère qui gronde, les fins de mois rondes, les sommeils éclatés de leurs vies moites, où

elles étouffent le cri, où elles épongent les cris des autres, puis tiennent l'apnée toute une vie.

La rumeur a beau dire, elle ne trompe plus son monde. Nous, les bonnes femmes, on emmerde les gens qui ne nous lisent pas. On fait le hold-up sur le titre d'autrice là où la grammaire nous l'a refusé. Car rien ne nous sera donné, il faut donc l'arracher. Envers et contre un monde qui aimerait la faire taire, il y a en Martinique une armée écrivante, laborieuse et puissante, qui pousse, qui écarte les murs, qui traverse les foules et surgit, enfin, là où sa place se tient. Les femmes d'ici ont toujours écrit. Et même avant d'en connaître le geste, elles ont été les autrices des comptines des champs sanglants, des témoignages aux procès d'empoisonneuses, des plaintes au clair de lune qui, dans les nuits de révoltes, faisaient battre les cœurs de nos ancêtres. Depuis leurs premiers pas dans les bateaux, les femmes des Antilles ont conté les luttes de leur chair contre ceux qui la vendaient, les victoires heureuses des vies ensoleillées, les sommeils tordus par les sangs oubliés, et la douceur. Aucun destin ne s'est tu, aucune histoire, même la plus terrible, même la plus indécentement heureuse, n'a été oubliée dans les récits qu'ont transmis nos mères et leurs mères avant elles.

Non, la rumeur. Les femmes antillaises n'ont pas de problème pour écrire, ne manquent ni de sujets ni de talent. Le problème n'est pas utérin. Le problème, c'est que les femmes antillaises ont moins que les hommes le loisir de construire une *carrière* dans le monde littéraire. Le genre en est le principal responsable. Toute féministe que je suis, je glane chaque jour quelques minutes pour écrire sur mon temps de sommeil, aux heures bleues du lever, aux sombres clartés orangées de la nuit. La lumière est rarement conseillère. Le jour levé, il faut mener de front plusieurs métiers : celui qui nous paye, celui qui bâtit le foyer et celui qui élève nos enfants. Et les enfants, nos amours d'enfants, sont le sujet sur lequel se joue la guerre des chiffres des autrices afrodescendantes antillaises contre leurs camarades testiculés.

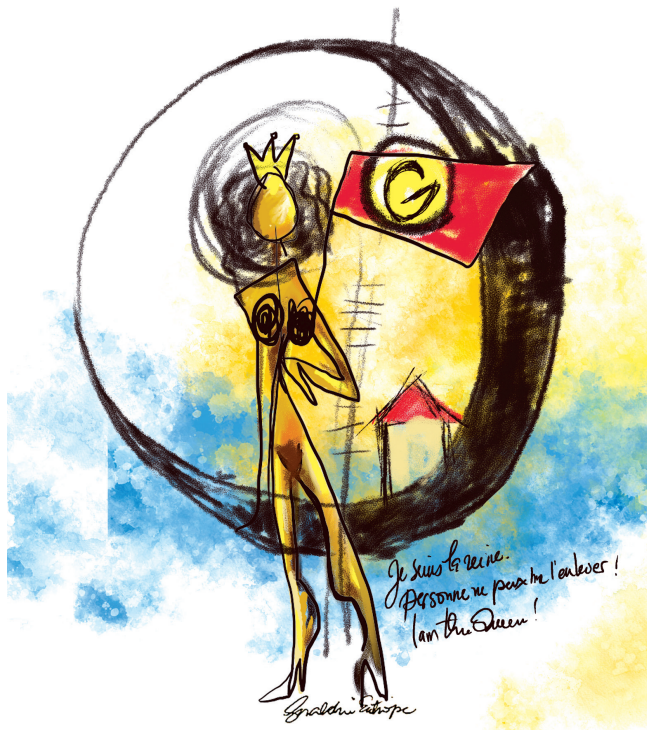
Nous (ré)apprenons depuis peu à faire famille. Rompre les liens entre les amoureux-ses, les pères, les mères, les enfants, était l'une des terribles armes de l'entreprise esclavagiste dans les îles à sucre. Séparer les couples limitait les risques de construction de noyaux de révolte. Ainsi, aux yeux des maîtres, le corps des femmes noires devenait entièrement la possession de l'homme blanc. La matrice des femmes noires était entièrement contrôlée par l'homme blanc. Il la faisait fertiliser, mettre bas ou mourir comme bon lui semblait. Dans cette traversée de l'enfer, les Africaines réduites en esclavage gardaient ainsi pour seul brin d'amour le lien qui les unissait légalement à leurs enfants. Ainsi, au XIX^e siècle, lorsque les Africain-es ont obtenu par le sang la liberté, les femmes antillaises étaient devenues, par la force de l'histoire, le socle de toute l'expérience familiale. Libres, elles sont allées travailler, ont gagné leur salaire et leur indépendance envers les Blancs. Beaucoup d'entre elles ont alors refusé de substituer à l'esclavage le sexage du patriarcat. Leurs mères avaient su élever seules les enfants sur les plantations, alors pourquoi s'embarasser d'un homme à la maison, susceptible de leur imposer une domination dont elles s'étaient libérées ? Libérateur, ce raisonnement a aussi piégé beaucoup de femmes dans une de ces arnaques dont le genre a le secret. Dans notre société matrifocale, les femmes sont

nombreuses à garder la domination masculine hors de portée de leur foyer. Et malgré tout, elle s'y faufile et y explose dans ce qu'elle a de plus injuste : alors que ces mères glorifiées assument à temps plein la charge parentale, une bonne part des hommes de la Martinique n'occupent qu'à temps partiel le métier de père. Aujourd'hui, près de la moitié des enfants de la Martinique grandissent dans un foyer dont leur père biologique est absent. « Oblitérés », comme nous disait Livia Lesel, ces pères sont pourtant souvent connus de leurs enfants – car tout se sait. La plupart se montrent régulièrement et apportent des ressources au foyer. De quoi se plaint-on ? Ils aident.

Sur le temps nécessaire à
bâtir une carrière littéraire,
Suzanne Roussi a élevé
les six enfants
d'Aimé Césaire.

Quand un écrivain n'aide que quelques heures par semaine, ça lui libère du temps pour les loisirs masculins. Quand il a tiré ses trente-cinq heures hebdomadaires de bureau climatisé, ce n'est pas trop difficile de trouver, dans l'après-midi, après le sport, quelques heures pour bâtir une seconde carrière. Et puis le soir, il sort, là où va le monde, là où se rencontrent les personnes qui fabriquent des livres. Il boit du rhum, attablé dans la douce fraîcheur des pianos-bars et des restos sympas. Les femmes, elles, ne boivent pas. Paraît-il.

Pourquoi Suzanne Roussi n'est-elle pas devenue l'une des plus grandes autrices de la Caraïbe ? Est-ce uniquement parce que son illustre compagnon l'en aurait empêchée, comme d'aucuns le disent aujourd'hui ? Manquait-elle tout simplement de talent ? Allons, on ne nous la fait plus. Qui croirait aujourd'hui que l'absence des femmes dans les conseils d'administration des grandes entreprises est le résultat d'un manque de talent ? L'absence des femmes des lustres littéraires n'est pas davantage due aux *démon* qu'à la légèreté de leurs fiches de paie. Le talent, c'est juste une question de temps, et le résultat d'un rapport de force. Sur le temps nécessaire à bâtir une carrière littéraire, Suzanne Roussi a élevé les six enfants d'Aimé Césaire. Sur le temps nécessaire à bâtir une carrière littéraire, Suzanne Roussi a accompagné celle de Césaire. Maire. Député. Et poète immortel. Et durant les heures bleues et orangées, elle a, malgré le genre, écrit parmi les plus puissants essais politiques sur le surréalisme antillais



de la revue *Tropique*, défiant en pleine occupation vichyste les foudres coloniales. Elle a encore écrit, en 1952, *Aurore de la liberté*, une pièce de théâtre qui plut beaucoup, mais qu'on ne lit plus. Et puis plus rien. Et puis aucun livre. Jusqu'à ce que le cancer emporte un cerveau brillant, ce qui relégua au secret de l'histoire son génie potentiel. Il faudra attendre le décès de son ex-mari pour que quelques érudits s'attellent à la compilation des écrits de Suzanne Roussi, dans un ouvrage malicieusement intitulé *Le grand camouflage*.

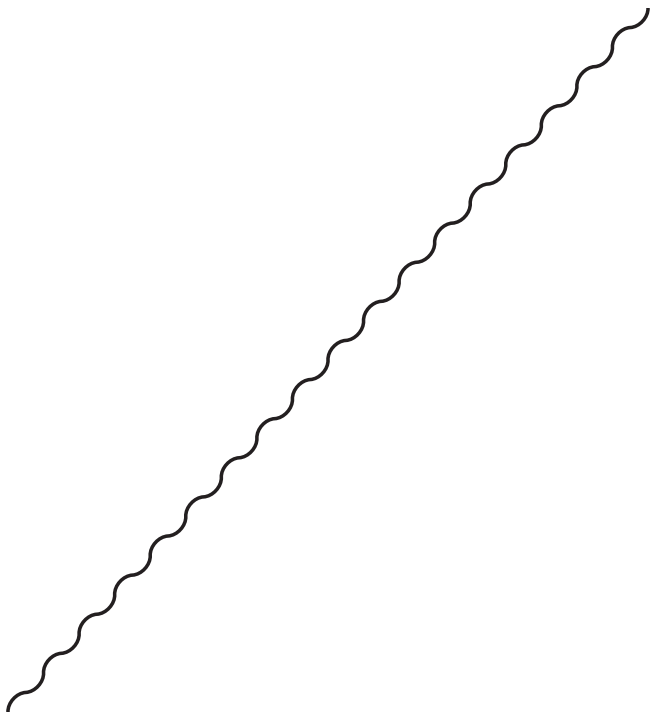
L'histoire, les femmes de ce pays la transpirent, la charpentent et la caressent. Alors aux heures bleues et orangées, elles trouvent le temps, elles créent le temps. Elles n'ont pas le choix. Elles ouvrent leur gueule, les bonnes femmes, pour balancer au monde leurs tripes écartelées, et crier, sur le dos des salopards qui salissent leurs sœurs, la fierté d'être en vie, victorieuses et belles, et d'écrire.

Pour elles, Daniely Francisque construit sur les planches de théâtre des remèdes pour les sexes brisés des femmes noires victimes de criminels. Et quand elle brille, quand sa pièce *Cyclone* est diffusée dans le monde entier, elle porte toutes ces femmes comme un étendard ; elle les hisse avec elle sur les épaules de nos géantes. Fabienne Kanor a dit ces corps dans *Humus*, texte miraculeux qui amorçait une œuvre magistrale où elle dit notre sang, mêlé à celui de tous ceux et celles dont les ancêtres ont survécu aux cales humides d'un bateau faiseur de cadavres. Et notre histoire vibre dans sa voix puissante, comme un tambour, comme les voix éraillées des *répondè* qui réveillent les souffles des morts. Et que dire de Nicole Cage, dont je n'ai toujours pas compris pourquoi on ne l'écoute pas davantage, si ce n'est parce qu'elle porte, avec une peau – vraiment – noire et des cheveux – vraiment – crépus, les vérités tues des errances de nos frères ? Poétesse au

cœur transparent, qui tisse l'amour même dans les mots les plus violents. Cette femme qui ressemble à chacune d'entre nous, plus que certaines ne souhaiteraient l'admettre, a tout abandonné pour l'art, à commencer par une confortable carrière d'enseignante du service public. Et pourtant, combien de commentaires dédaigneux ai-je pu entendre lorsqu'elle a ouvert sa propre maison d'édition – une maison d'édition de bonnes femmes – et donné une voix aux lucioles laborieuses ?

Et celles qui, ayant toutes leurs jambes, se tiennent droites pour toutes les autres, afin de conter la beauté que le regard cueille au matin quand se taisent les grenouilles, quand l'incandescence vitale se lève sur l'horizon pâle de l'île sucrée. Et celles qui nous ont précédées, et celles qui, déjà, nous succèdent, et celles qu'on ne dit pas, parce qu'elles n'ont pas d'éditeurs, voyez-vous, parce que ce sont juste des bonnes femmes ; ces autrices méprisées par les grands sages, qui traduisent pourtant si bien les mots de la moitié de l'humanité. Ces femmes-là défient tout le monde, elles défient même le temps. Rien ne saurait les empêcher d'écrire. Elles ont brûlé les entraves. Comme le monde ne crée pas les conditions leur permettant d'investir la carrière littéraire, elles créent un autre monde. Et là où les sages détournent l'œil, le peuple, lui, sait les reconnaître, et les lit. Qu'importe, alors, que des élites du ti-punch et du piano-bar leur reprochent de ne pas faire de l'art ?

Écrire, pour indiquer notre existence au monde, et donner au monde une existence en gravant son souvenir. Écrire même avant de savoir le faire, en murmurant sous nos draps d'enfants des comptines lointaines qui disent le temps d'hier et celui de maintenant. Écrire, c'est le geste des humains, et la plupart des humains sont des femmes. Et les femmes antillaises, envers et contre l'histoire, sont bien des êtres humains. ●



Nadia Chonville est une autrice féministe martiniquaise. Docteure en sociologie, elle enseigne l'histoire et la géographie au lycée Victor-Schoelcher à Fort-de-France.